

peut encore développer les possibilités grâce à une véritable « machinerie » de scène. L'expression, là non plus, n'est pas trop forte. Sans parler de l'équipement vidéo qui prolonge, en sous-sol, les effets produits en surface...

Un effet boeuf

Vingt et un mille mètres carrés d'art frais, palpitant, agressif, pulsionnel, cela se reçoit de plein fouet. Un art si violent, si dominateur qu'il abolit tout balisage entre le pictural et la plastique. Et les augures de s'interroger. S'agit-il d'avant-gardisme, de néo-expressionnisme, d'ultrafiguration, de minimalisme ? Parions plutôt de figuration libre, on sera plus à l'aise. A moins que la réponse ne se trouve dans l'énorme point d'interrogation que Pistoletto (Michelangelo) a modelé dans le prolongement de sa nacelle télescopique. Un travail de titan, c'est là son point commun avec Michel-Ange. Jean Hélon, qui a fêté ses quatre-vingts « balais », a aussi son mot à dire. Il y a justement, au cœur de la halle, une « structure » de métal qui incorpore des balais, ces bons vieux balais de genêt qu'on utilisait – il n'y a pas si longtemps – pour balayer devant sa porte. Renseignement pris, il s'agit de « branches de saule », disposées artistiquement par Jacques Vieille.

C'est n'y a plus de matériau « noble ». Ce qui domine ici, au terme (on pourrait presque dire en sanction) de la pulsion créatrice, c'est l'insatisfaction. « Il m'aurait fallu cinq ans de plus », déplore Jean Hélon, mais la cécité qui le gagne a ceci de bon qu'elle lui a fait « retourner ses yeux ». Maintenant « je regarde vers l'intérieur ». Une nouvelle décennie s'amorce... pour aller jusqu'au bout de l'exploration des formes et des couleurs, pour faire coïncider les signes du monde et ceux de son art.

Et si, au-delà du fer à souder (il s'agit bien de pinceau), du rouleau, de la scie à métaux, du pistolet, voire du marteau-piqueur, il existait d'autres outils, comme il existe d'autres galaxies ? Et si, au-delà du plastique, du végétal, du fibreux, du gluant, du feuilleté, du pailleté (et j'en passe), il existait d'autres matières qui les réunissent et les subliment toutes à la fois ? Quatre dimensions, ce n'est pas assez. On y étouffe. C'est du pluridimensionnel, du pluri-instrumental, du pluri-organique qu'il faut, du pluri-expressionnisme en somme. Mais encore une fois, loin de nous l'intention de fonder une nouvelle école. Sous les voûtes de la grande halle, les cloisonnements sont hors de saison, même si les nécessités de la présentation ont conduit, par un jeu de volets mobiles, à l'établissement d'un parcours labyrinthique, où le Minotaure demeure introuvable.

Il n'y a plus d'œuvre d'art

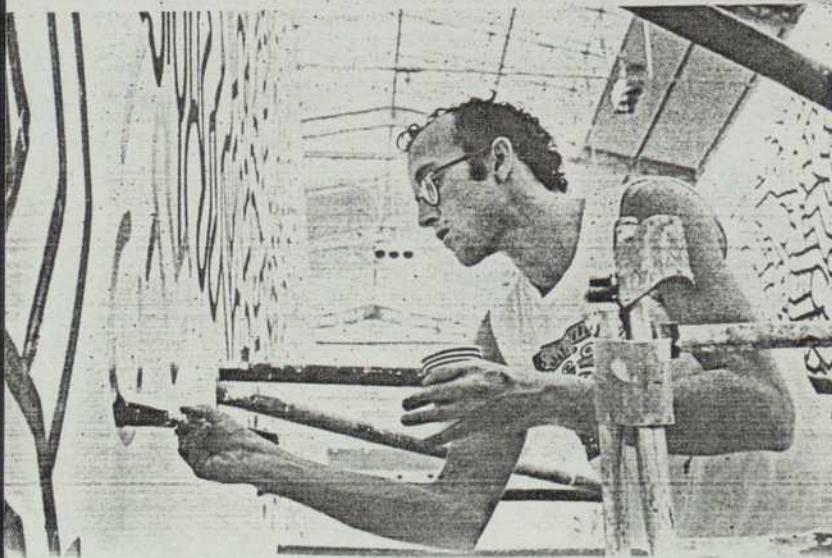
En effet, au lieu de suivre le boeuf, on suit le pinceau, mais un pinceau qui aurait perdu ses poils, comme d'autres perdent leur latin. Et de penser à cette observation de Balzac : « Il (le peintre du Chef d'œuvre inconnu) a profondément médité sur les couleurs, sur la vérité absolue de la ligne ; mais à force de recherches, il est arrivé à douter de l'objet même de ses recherches. » Que penser de la pyramide inversée de Daniel Buren, qui n'est pas précisément une figure, à moins qu'il ne s'agisse d'une figure de rhétorique ? Elle est faite d'un tissu prince de Galles sur une armature légère. Et cette Porte de Brandebourg, due au « ciseau » de Jörg Immendorf, qui est aux concerts du même nom ce que le mur est à Berlin ? Sont-elles des œuvres d'art, ces deux horloges fracassées que Bill Woodrow soude à grand renfort de pare-chocs et de capots, dans les ateliers de Renault-Sandouville ? Leur aiguille semble sonner un glas, celui de l'œuvre d'art. « Vos figures sont de pâles fantômes colorés que vous nous promenez devant les yeux et vous appelez cela de la peinture et de l'art. » C'est encore Balzac qui intervient.

Il n'y a plus que des choses d'art. Pierre Bettecourt en assène la certitude avec des coquilles d'œufs, des tessons de faïence, des vases brisés, des éponges et même... des grains de



Photos Biennale de Paris

Ci-dessus, David Hockney « Nude ». Ci-contre, Keith Haring « Painting in Rome ».



café. Et ces humbles matériaux s'immolent dans de grandes cosmogonies, où des dieux que l'on dirait aztèques, forment avec rage. Alors, s'il faut une réponse, on la trouvera peut-être au bout des doigts de Jean-Michel Basquiat, 24 ans, né à Brooklyn, de père haïtien et de mère portoricaine. Le roi du graffiti, c'est lui. Il est aussi le plus jeune exposant de la Biennale et donc le témoignage vivant, bien vivant, de ce qu'elle fut jadis : un laboratoire expérimental pour de jeunes inconnus. Jean-Michel, c'est aussi un nouveau type d'artiste, soucieux de « s'imposer », dont le maître programme se résume ainsi : « Être là où il faut, quand il le faut et avec les œuvres adéquates, tout en réussissant à ne pas briser son rythme personnel. » Une gageure que relève un autre « jeune », Joseph Beuys. En 1943, alors qu'il est pilote dans la Luftwaffe, son avion est abattu derrière les lignes russes. Un chaman tartare le recueille et le soigne. Alors commence un parcours qui l'on a du mal à distinguer d'une vie. Ses réalisations artistiques sont autant d'accumulation hétéroclites d'objets fétiches (feutre, graisse, cuivre) et de signes, jalons d'une quête qui englobe la totalité de la vie, de la biologie à l'organisation sociale et à la vie spirituelle. Pour Beuys, la fonction de l'artiste est celle d'un catalyseur des forces du monde. Ce n'est pas un hasard s'il est aujourd'hui une véritable vedette mondiale, devenu une sorte de chaman, à la fois homme politique (militant pour les Verts) et gourou en Allemagne. Sa silhouette est légendaire, sous l'éternel « galure » qui cache ses cicatrices... on peut le découvrir à la Biennale par le biais de la vidéo.

Des graffiti hors de prix

Et tous ces gens-là sont assurés pour se milliarder de centimes. Impossible ! Scandaleux ! s'écrieront certains. Ce ne sont que des bouts de toile et de ficelle. Il y en aura toujours pour faire de la « fixation jocondienne ». Imaginez toutes les stars du cinéma réunies sous le même toit, Paul Newman, Ornella Muti, Catherine Deneuve... et les autres, tous ensemble pendant deux mois... ou la même chose avec les voitures de collection. Ne vous étonnez pas de voir déjà des graffiti dans les toilettes de la Biennale, c'est Keith Haring, un graffiteur new-yorkais qui les a bombés, ainsi que dans tous les lieux publics du voisinage. La Biennale, c'est cela, une accumulation de pièces insolites que tous les grands musées et galeries du monde vont s'arracher. Chacun y trouvera sa pépite. Pour nous, ce sont les compositions d'Anne Patrick Poirier, dont la passion est d'enfanter nouvelles civilisations... disparues. Tel cet « méduse » qui se lève sur trois colonnes ioniques, de bronze, de marbre et... d'eau. (L'eau fallait y penser.)

La halle, nous dit-on, sera emmitouflée de grands filets blancs et, aux portes, seront déposés... d'immenses containers, de la SNC en hommage de la technique à l'Art, très certainement.

Ce sera bien la première fois qu'une grande manifestation n'aura pas l'allure des labyrinthes feutrés que sont les musées. La Biennale, pour sa seconde jeunesse, s'offre à tous les ciels.

La nouvelle Biennale de Paris (métro Porte

Pantin) est ouverte jusqu'au 20 mai, tous

jours de 12 h à 20 h, sauf lundi, et le dimanche

de 10 à 20 h.

Tél. information Biennale : 256.45.11.

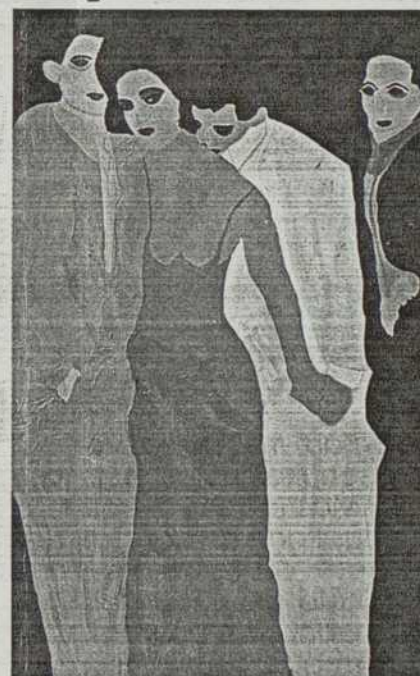
Philippe LEV

Et en lieux « off » : « Le style et le chaos » exposition organisée par le CNAP au musée Luxembourg, jusqu'au 30 avril.

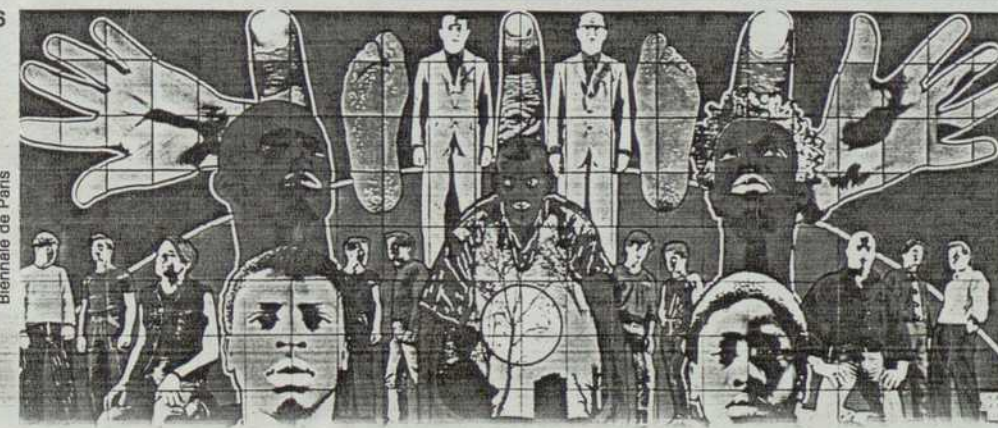
Enfin, à la salle d'actualités du Centre Pompidou : montages audiovisuels, vidéo, informations, jusqu'au 19 mai, sauf mardi.

Pourquoi nouvelle ? La Biennale de Paris n'avait pourtant pas démerité de ses émules de Venise, Kassel, São Paulo... Mais dès lors que l'ancêtre, la Biennale de Venise, désertant les palais patriciens, avait colonisé magasins à sel, chantiers navals et entrepôts désaffectés, dès lors que la Biennale de São Paulo et la Documenta de Cassel réservaient une place grandissante aux jeunes, celle de Paris se devait de rajeunir ses cadres. D'où cette treizième Biennale, seconde version, qui entend innover sur le plan du contenu, mais aussi du contenant. D'une part, en réservant la plus large part au jeunes – plus d'un tiers en 1985, malgré la suppression de la limite d'âge – et en consacrant une place notable aux créateurs des autres continents (cette année, l'Amérique latine) ; d'autre part, en dotant la Biennale d'un « local » à sa mesure : cette « serre pour les arts » qu'est la grande halle de La Villette.

Une révolution en soi que de boudier l'avenue du Président-Wilson...



1 - Jean Hélon : « Les Retrouvailles ». 2 - Maria Jaramillo : « Tormenta di amor ». 3 - Une des compositions d'Anne et Patrick Poirier. 4 - Le Christ de Nino Longobardi. 5 - Erro : « Maggy et les Malouines » (détail). 6 - Gilbert et George : « Death after life ».



Biennale de Paris



Biennale de Paris



Biennale de Paris

Une cathédrale détroquée

C'était en 1852. Haussmann décidait de créer un abattoir municipal sur un terrain bien desservi par le fer comme par la voie d'eau. Jules de Méindol, élève de Baltard, fut chargé d'en bâtir le foirail. Ce sera la grande halle, où, sur fond de meuglement, à grand renfort de « top-là », se conclueront les marchés entre éleveurs et chevillards et auront lieu tous les concours agricoles (y compris la Fête du Boeuf gras) jusqu'au dernier défilé de taureaux en 1952. La grande halle devient, dès lors, comme une cathédrale détroquée...

Pas pour longtemps, car Paris manque cruellement de forums. Concerts, foires à la ferraille et à la brocante, rassemblements politiques et syndicaux rapprochent insensiblement la grande halle de sa nouvelle vocation. Elle n'est pas la seule, parmi les bâtiments utilitaires, à devoir s'adapter ou périr, telles l'ancienne fila-



Photo C. Besnard

ture Le Blan à Lille, la halle aux grains de Blois, l'usine Blin et Blin à Elbeuf...

Qu'a-t-elle de si exemplaire, cette grande halle ? D'être cette cathédrale de fer et de verre qu'attendait l'ère industrielle ? Sans doute à l'instar des halles de Baltard, dont il ne reste plus qu'un pavillon à Nogent, ou du Crystal Palace de Londres, reconstruit en banlieue et dévasté par le feu en 1936. Oui – avec certaines des grandes gares parisiennes, le Grand Palais, dont la pierre masque les structures métalliques, et la tour Eiffel, prévue à l'origine pour être démontée après l'Exposition de 1889 – les halles de La

Villette sont bien le témoin de ce fulgurant passage de la pierre au métal, de la maçonnerie au boulonnage qui devait décupler la portée du matériau.

La grande halle, disons-le avec une pointe de nostalgie, nous rend moins orphelins que ses sœurs disparues. Haute comme un immeuble de six étages, elle couvre six fois la surface au sol du pavillon dit désormais « de Nogent ». On voit d'emblée le parti que l'on peut en tirer pour une « exposition » et, de fait, la grande halle aligne quatre kilomètres de cimaise, dont on